

## Sommaire

### Nos rencontres

- p.2: Rencontre à Vouvray
- p.3: Retrouvaille
- p.4-6: A St Rambert

### Portrait

- p.7: Philippe Lafargue

### Témoignages

- p.8-9: Jeux d'antan
- p.10-14: Pierre-Marie Béryl
- p.15: Guy Levilain

### Retour sur l'histoire coloniale

- p.16-17: Enfants "volés"
- p.18-21: Le déraciné

### Pages culturelles

- p.21: livres
- p.22: Musique vietnamienne

## Nos rencontres en 2017

- le 28 janvier :
  - fête du Têt
  - Wokasie
  - La ville aux dames
- le 4 juin:
  - picnic de la Pentecôte
  - Nazelles
- en juin:
  - Saint Rambert
- le 29 septembre:
  - rencontre estivale
  - Vernou

## Racines et futurs



*"Celui qui oublie ses racines n'atteint jamais sa destination"*

(proverbe philippin)

A la question "Pourquoi retourner vers le passé ?", on peut répondre que l'on a besoin de savoir d'où l'on vient pour construire le présent sur des bases solides et mieux envisager le futur. S'appuyant sur des racines solides on peut s'ouvrir au monde. Se confronter aux autres sans craintes ni préjugés. Surtout ne pas se renfermer dans un "entre-soi" stérile. S'ouvrir et partager les connaissances des uns et des autres pour ne plus avoir peur du futur.

Il est vrai que la société actuelle ne va pas dans ce sens. Par peur et par ignorance les gens se réfugient au sein de leur groupe et regardent les autres avec méfiance si ce n'est avec haine. Et chacun s'emploie à monter un groupe contre l'autre au nom de "je ne sais quelle idéologie". La société est malade de ses différences alors qu'elle pourrait, au contraire, utiliser cette richesse pour s'épanouir. Mais est-ce qu'on peut encore y croire ?

Nous qui sommes riches de deux cultures, nous y croyons, c'est l'avenir de nos enfants et petits-enfants. Jacqui M.

*"Je dis que l'avenir c'est du désir pas de la peur"*

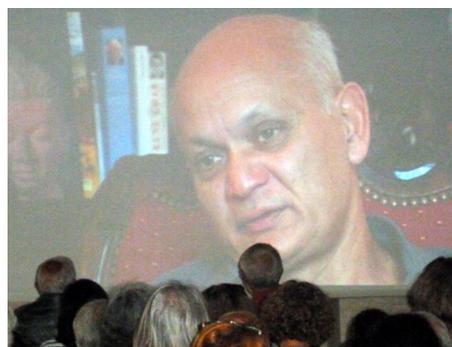
Patrice Chéreau

## Rencontre autour du foyer de Vouvray

(21 mai 2016)



La Bibliothèque Municipale et l'Association Lire à Vouvray, conjointement avec l'Association FOEFI (Fédération des Œuvres de l'Enfance Française d'Indochine) ont organisé cette rencontre le samedi 21 Mai à la Salle des Fêtes, en présence de Mme Brigitte Pineau, Maire de Vouvray, de Mme Nathalie Mème, adjointe à la culture, Mme Laurence Boscherie et M. Hervé Pouperon, conseillers municipaux.



La projection du film "Inconnu, présumé français" de Philippe Rostan, construit avec les témoignages d'anciens pensionnaires dont certains étaient présents dans la salle, a été suivi par un débat.

Cette discussion s'est engagée entre la salle et M. Paul Susini, ancien directeur du foyer du Pont de Cisse, Mme Grandjean, assistante sociale de la Foefi et M. Jacqui Maurice, président de l'Association FOEFI.

Monsieur Susini a rappelé la décision du gouvernement

français, après Dien Bien Phu, de rapatrier les enfants eurasiens. Il a évoqué l'arrivée en hiver de 101 enfants dans un bâtiment vide équipé rapidement grâce aux militaires du Train de Tours. Il souligne aussi le soutien actif de la Mairie de Vouvray qui a dû trouver rapidement des locaux pour héberger les classes supplémentaires créées à l'école élémentaire.



Les anciens pensionnaires ont exprimé leur douleur face à la dispersion des fratries dans les différents foyers de France. Ils ont surtout regretté le manque d'aide de l'administration française dans leurs démarches pour retrouver leur famille.

La réussite scolaire et professionnelle de bon nombre d'entre eux a également été soulignée.



Cet après-midi a été l'occasion pour les participants de renouer des liens et de raviver certains souvenirs. L'ambiance a été très chaleureuse et forte en émotion.

Nous avons remémoré avec Mr Payen, ancien professeur de physique les premières années du collège. (appelé CEG, à

l'époque) et il se souvient de certains de ses meilleurs élèves qui venaient du foyer.

Un monsieur de Vouvray s'est souvenu de l'équipe de foot du foyer, particulièrement du goal.



Un autre est venu avec une photo de classe où il figurait avec quelques Eurasiens. Dommage que ceux-ci n'étaient pas présents ce jour-là. Encore un rendez-vous manqué.

Mr Maillet, viticulteur, nous a parlé de son carnet de vendanges où figuraient les noms des Eurasiens qui ont travaillé chez lui. Il nous faut absolument récupérer ce carnet.

Une dame m'a confié qu'elle était heureuse de revoir un certain R.L. dont elle était secrètement amoureuse et ce fameux R.L. se souvient d'avoir eu le béguin pour « sa » sœur. Le destin est vraiment bizarre.



Les membres de la Foefi nous ont offert un véritable repas vietnamien que tout le monde a apprécié. Le tout a été arrosé de pétillant vouvrillon et de bière chinoise.

# Nos retrouvailles 44 ans après !

Louis Paqueville

Je connaissais depuis plusieurs années l'Association FOEFI, et je savais que des rencontres foefiennes avaient lieu plusieurs fois par an.

En cette année 2016, je me suis décidé à renouer avec mon passé, et j'ai participé pour la première fois à ces manifestations. Venir à la rencontre des Eurasiens de la FOEFI représentait pour moi un retour sur notre histoire commune.



En arrivant le samedi 21 mai 2016 à la salle des fêtes de Vouvray, pour assister à la rencontre autour de l'histoire du foyer de la FOEFI, la première personne que j'ai rencontrée sur le parking était Pierre QUENOIS. Malgré toutes les années passées depuis nos 20 ans, nous nous sommes reconnus immédiatement. Quelques instants plus tard, je retrouvais un autre copain de mon adolescence, Jean Pierre WERLÉ.

Ce fut un grand plaisir de nous revoir après 44 ans !! Nous avons passé toute notre adolescence dans des pensionnats religieux à Douvres La Délivrande, à Lisieux, puis en internat au lycée de La Flèche ou de Chinon. En 1972, à la fin de notre scolarité, nous nous sommes perdus de vue.

Nos chemins se sont séparés

pour l'entrée dans la vie active ou pour les études, mais ce fut une profonde joie de nous retrouver après tant d'années.

Nous avons chacun de notre côté mené notre vie professionnelle et fondé une famille.

C'est à l'heure de la retraite que nous nous sommes revus.

Nous avons aussitôt remonté le temps : tous nos souvenirs de jeunesse, anecdotes, bêtises, moments heureux ou galères ont ressurgi du fond de notre mémoire. Que de souvenirs inoubliables nous restent de ces années d'adolescence !

Tous les trois nous avons passé plusieurs années en Normandie car l'assistante sociale de la FOEFI qui s'occupait de nous, Mademoiselle JOLY, habitait à Port en Bessin pour des raisons de santé.

Nous nous sommes rappelé nos vacances en Normandie à Tailleville où nous dormions sur des lits de camps dans des grandes tentes Marabout, et les colonies à Grand-Camp, Bidache, au Planet, en Angleterre ... Nous nous retrouvions aussi lors des séjours de ski de l'UNCMT (Union

Normande des Centres Maritimes et Touristiques).

Juste avant la rentrée scolaire de septembre et lors des petites vacances, durant les années collège, nous séjournions à Bernières sur Mer, dans une maison familiale « La Closerie des Djinns » où dès l'âge de 12 ans nous avions une totale liberté.

A partir du lycée, de passage au foyer de Vouvray, pendant les week-ends et certaines vacances, nous occupions nos journées à jouer au foot, faire des parties de flipper au bar du village, se balader dans Vouvray, aller à la piscine de Beauregard à Rochecorbon avec la camionnette du foyer.

Les baignades dangereuses dans la Loire, au risque de se noyer, restent mémorables.

C'est grâce à l'Association FOEFI que nous avons repris contact entre nous. Et c'est avec plaisir que nous nous sommes retrouvés de nouveau à la rencontre estivale des 3 et 4 septembre 2016 à l'Abbaye de ST RAMBERT EN BUGEY.



Jean Pierre Werlé

Pierre Quenois

Louis Paqueville

# Rencontre foefienne des 3 et 4 septembre 2016

(1)

Tout d'abord, au nom des "filles", je remercie les "garçons" - Jacqui, Roland, Maurice, Jacques, Frank, Jean-Louis, Pierre-Marie, et tous les autres (la liste est longue)...- le Ciel s'est souvenu de cette lointaine journée de septembre 1949, et Jacques qui a connu la première des rambertois, et a ensoleillé notre week-end, comme il le fit autrefois pour petites exilées, jetées là par le sort. Le souvenir de Mère Jeanne y est encore si présent! Les festivités ont commencé par un pique-nique "tiré du sac" samedi midi, au cours duquel chacun a amicalement partagé avec son voisin les produits de sa région : charcuterie, vins, fromages... Rassasiés, les courageux ont dévalé le sentier longeant le Brevon pour se rendre à Saint Rambert pour une visite de la ville ; nombreux ont ayant suivi Serge (qui s'en est sorti avec brio) pour une visite guidée de la crypte Saint-Domitien et du chauffoir des moines. Quelques-uns, fatigués de leur voyage, ont en vue de la soirée qui s'annonce très animée... La journée tirant à sa fin, les dames se sont retirées dans leurs chambres afin de se faire belles. A 19 heures, tout le monde est fin prêt pour se rendre à la Salle des Fêtes de Saint Rambert, située au bord de l'Albarine, pour le dîner vietnamien concocté par Nhan et François Wolf, avec l'aide de "petites mains" pour le service. Peu à peu, les convives autour des longues tables

de Londres, où je pouponne pendant les six prochains mois. A bientôt, les filles, sur internet, et vous, les garçons, "à la prochaine".

Je salue au passage Charles Rollet, journaliste, qui a découvert notre existence au cours d'un séjour au... Cambodge. Et Sophie qui, depuis plus d'un an, glane ici et là des petits bouts de nos vies parfois chaotiques, pour les mettre en images.

Et, comme disent les Anglais, "the last but not the least" (le dernier mais pas le moindre), une "olla" unanime et un grand MERCI à Germaine Schuller pour avoir organisé de cette belle rencontre, avec tout ce que cela comporte d'effort et de patience. N'oublions pas Simone Labiat, qui s'est démenée, entre autres, pour trouver des logis dans les environs ; Pierre-Marie, le fidèle, qui, chaque année, nous donne un grand "coup de main" ; Robert, qui a fait de multiples allers-retours de la gare d'Ambérieu à Saint-Rambert ; et tous ceux qui ont aidé, "après la fête"... N'oublions pas Simone Labiat, co-organisatrice, qui s'est dépensée sans compter dans ses démarches, d'abord auprès de la Mairie pour obtenir

l'utilisation de la Salle des Fêtes (dont elle a assuré la logistique et la décoration), et auprès des Soeurs pour que l'Abbaye nous soit réservée ce week-end-là, et a sillonné la région pour trouver des logements. Foefien(ne)s, je vous aime tous et vous embrasse. A l'année prochaine... A la grâce de Dieu.

**Paule Migeon**



## à l'Abbaye de Saint-Rambert-en-Bugey

(2)

Je n'ai pas manqué ce RV pris n'étions pas "mélangés", grande contribution de ces nouveaux depuis longtemps à l'abbaye pour y ségrégation. Je me réjouis de cette amis que je considère comme des revoir les copines d'enfance. Et rupture. J'ai vu des frères des filles absents retrouvés. Je suis rentrée à parmi elles je compte de vraies de l'Abbaye et j'ai été touchée par la maison emplie de joie de ces amies. De ces amies, je dirai que les témoignages de ceux qui ont retrouvailles et touchée par la c'est le grand bénéfice que j'ai reçu vécu avec mon propre frère durant gentillesse et la camaraderie des de ces années de pensionnat. Cette toutes ces années de l'enfance où Eurasiens qui ont eu un parcours année les garçons de la FOEFI nous nous ne savions rien ou si peu sur parallèle au nôtre et à qui je dis toute ont rejoints à l'abbaye créant un les uns les autres. J'ai beaucoup ma considération. nouvel événement car jusque là nous aimé l'ambiance joyeuse avec une

**Clarisse DEVIENNE-VICTOR**



J'ai été déposée un matin sous les La visite de la ville m'a vivement fontaine toujours existante. J'en tilleuls de la grande allée, ma valise intéressée, moi qui n'ai connu que le profite pour remercier tous les à la main et le regard tourné sur trajet "abbaye-école" et aussi quel organisateurs sans qui ce cette grande bâtisse qu'est l'Abbaye plaisir j'ai eu à redécouvrir les lieux regroupement ne se ferait pas. Moins impressionnée que l'an passé de promenade nous incitant autrefois Merci également à toi ma copine qui je me suis très vite imprégnée de à la maraude pour ensuite nous a contribué à ce grand retour. Je suis l'ambiance foefienne. Si j'ai pu retrouver assoiffées autour de la enfin arrivée au bout du grand échanger avec quelques chemin, au sens propre unes de leurs épouses, comme au figuré. je regrette de ne pas avoir pris le temps d'écouter les "garçons". Affectueusement à tous.



**Camille Guibert**

En 1995 a eu lieu une rencontre hébergé environ 500 petites vénérables : - Une crypte du 9ème FOEFI à Saint Rambert en Bugey, eurasiennes de 1949 à 1985, siècle avec chapiteaux préromans Association des eurasiens et encadrées par les religieuses de (Crypte St Domitien, monument eurasiennes,..... les anciens se Notre Dame des Missions. Ces classé). - Le chauffoir des moines. rappellent et en gardent de bons petites eurasiennes ont fait la joie de Serge TOMANIN a toujours le plaisir souvenirs. la commune en fréquentant les de faire visiter ce lieu insolite et C'est pourquoi, Marie Simone écoles et collèges, de plus, elles mythique. Grâce à vous la fête a été LABIAT n'a pas hésité à m'aider à étaient bonnes élèves. Les une belle réussite, une belle organiser ce rassemblement de religieuses sont peu nombreuses rencontre qui nous a permis de nous 2016 dont l'objectif fondamental est pour entretenir ce lieu à vocation connaître et nous reconnaître, la rencontre des eurasiens et des d'hébergement et à vocation retrouver des noms, des visages. eurasiennes de la FOEFI. touristique. L'Abbaye est située sur Et promis, on se revoit pour la Une grande famille dont on espère un haut lieu de prière. Au 5ème rencontre Estivale 2017, pour fêter maintenir l'esprit FOEFIEENNE --- siècle un ermite "Saint Domitien" vint les 30 ans de l'Association FOEFI. "FOEFI un sigle de reconnaissance". s'installer dans la vallée de **Germaine Derbier Schuller** Merci à vous tous d'avoir répondu à l'Albarine. Des compagnons se groupent peu à peu sous sa houlette nous avez communiqué votre bonne pour former un monastère qui prend en 683 le nom de Saint Rambert. De cette ancienne Abbaye "L'Abbaye de Saint Rambert" qui a bénédictine, il reste des vestiges



## Rencontre foefienne des 3 et 4 septembre 2016

(3)

De notre part, nous regrettons . 2 panneaux thématiques de la des sœurs cuisinières et les autres vivement qu'une information Congrégation de N.D des Missions en particulier les sœurs Marie-brouillonne et une communication décorés par les sœurs Marie-Laurent et Marie-Bénédicte pour mal maîtrisée, ont privés de visite Bénédicte et Marie-Laurent de l'expo sans oublier la Sœur certains Eurasiens de l'exposition, l'Abbaye avec les cartes Supérieure Maureen. Comme l'a malgré les horaires souples géographiques et l'historique des écrit quelques jours après Marie-d'ouverture les samedi et dimanche centres d'autrefois et d'aujourd'hui Laurence ma nièce, qui venait à de 9h à 19h. Car cette exposition dans le monde et en particulier pour l'Abbaye pour la deuxième fois : culturelle et permanente située à le Vietnam.

« Pour ma part, j'ai le sentiment de l'Orangerie installée et organisée par Les portraits de Mme Graffeuil et de faire partie (enfin) d'une sorte de Serge Tomanin avec l'aide la Mère Supérieure Marie Sainte grande famille réunie au delà de tout, permanente de Michel Fradin et de Jeanne d'ARC dominant et veillent dans une belle résilience ! » son épouse Eurasienne Martine au bon ordonnancement. J'affirme à titre personnel « Nous Gonnet, a été particulièrement appréciée par les anciennes Eurasiennes.

La visite de cet espace historique et culturel dans le cadre de devoir de mémoire, en continuité de l'exposition de 2014 est devenue incontournable et mythique pour les Eurasiennes de l'Abbaye de St Rambert. Pour venir flâner, afficher leurs nouvelles et anciennes photos récupérées, visionner, regarder et retrouver les souvenirs d'enfance affichées...et aussi des noms à compléter sur les photos de groupe ou individuelles. 6 panneaux d'affichage représentent par thèmes pédagogiques de gauche à droite nous pouvons découvrir :



.des photos de groupe en noir et blanc des jeunes Eurasiennes en Indochine ( Lang Son, Hué ,Dalat, Cholon, Cap St Jacques) et en France de 1947 à 1956.  
.des photos du Vietnam du Vietnam d'Aujourd'hui prises par Serge Tomanin en 2006 et 2013.



Certaines Eurasiennes se retrouvent sur les photos dont certaines de groupes sont inscrites avec les noms parfois raturés avec des interrogations. Beau jeu de pistes et de recherches...et de retrouvailles.

A la fin de l'expo, chacune récupèrent leurs photos amenées pour l'occasion. Je dois souligner les projections vidéo « Doux Parfum du Passé » de notre chère Marie-Dominique Louvières, une réalisation émouvante et remarquable qui a remportée une vive adhésion auprès des nombreux participants. Un grand merci à Marie-Dominique.

Maurice comme à l'habitude, caméra au poing, comme un diable en boîte, dans des positions acrobatiques nous réserve la surprise de ses prochaines vidéos originales comme il sait si bien le faire avec talent. Un grand merci pour l'accueil et la collaboration

sommes et formons une Grande Famille Unie , Eurasiens et Eurasiennes , avec nos indéfectibles sentiments et liens d'Amitié et de Fraternité qui nous unissent tous, malgré et au delà de nos vies, nos destins et chemins différents.

Grâce à vous tous, notre rencontre a été la fête et une belle réussite qui nous a permis de nous connaître et nous reconnaître, retrouver des noms, des visages...

Quant à moi, j'ai été impressionné par la convivialité, la sympathique et de leurs épouses, ce fut de bons moments partagés et une belle chaleur humaine communicative.

Serge Tomanin



# Philippe Lafargue: en quête d'histoires

Domenico Morano pour **Armée d'aujourd'hui**

"J'essaie d'aider des personnes demandées faites par courrier. extrêmement au passé familial flou", a résumé Elles concernaient des objets variées. En 2015, l'adjudant-chef Philippe Lafargue, anciens retrouvés dans de vieilles il contribue à chargé d'archéologie militaire au maisons: Qui était sur cette l'identification et Service historique de la Défense photo? A qui appartenait cette à la restitution (SHD), à Vincennes, Un poste qui arme. On me sollicitait même d'une alliance l'amène à retracer l'histoire de pour des identifications de restes d'un soldat militaires disparus à partir d'objets humains." Un passionné français mort pendant la Seconde retrouvés lors de fouilles ou dans d'histoire n'aurait pu avoir Guerre mondiale. " A l'intérieur de les greniers de maisons meilleure opportunité. la bague figuraient une date de familiales. Né à Tarbes (Hautes- L'adjudant-chef répond chaque mariage et des initiales. Partant Pyrénées), comme le maréchal jour à des demandes aussi du principe que ces dernières Foch, le 8 février 1959, jour nombreuses qu'insolites, qui étaient celles du mari et de son anniversaire de la bataille concernent des sujets historiques épouse, j'ai recoupé ces données d'Eylau, Philippe s'intéresse très précis. "Bien que mon bureau avec les archives militaires et j'ai tôt 6 la chose militaire. « Je porte aujourd'hui l'intitulé réussi à retrouver leur fille. Ca a voulais être maître d'armes en archéologie militaire il aurait très été un moment très fort", livre-t-il. régiment, car je pratiquais bien pu être appelé "bureau des Mais l'archéologie militaire peut intensément l'escrime.» A l'école questions à cent balles", par ailleurs s'avérer douloureuse. primaire, déjà passionné plaisante-t-il. "Les enfants d'Indochine nés de d'histoire de France, il rêve du Fin 2013, la réalisatrice Sophie Père inconnu que j'ai rencontrés Premier Empire. A 19 ans, le Bredier, qui le contacte dans le vivent aujourd'hui un drame." jeune homme intègre l'école cadre d'un documentaire sur les Mais, le temps passant et les d'application de l'infanterie de pupilles de la nation, évoque son nouvelles générations arrivent, la Montpellier comme sous-officier, arrière-grand-père disparu à légende familiale prendra le pas puis sort au 170e régiment Verdun. Intéressé par le sujet, il sur l'histoire. Cette passion pour d'infanterie avant de rejoindre le parvient à retracer l'histoire de ce le passé lui fait même donner à 34e régiment du génie. Il y forme dernier. Sophie Bredier change des étudiants en chirurgie des jeunes à la conduite alors complètement la narration dentaire de l'université Paris 5 automobile pendant pres de de son film et y intègre des des cours sur l'histoire de la douze ans. "A l'époque, la scènes d'enquête de terrain médecine et de la chirurgie sous conscription était toujours durant lesquelles l'adjudant-chef le Premier Empire, en costume et avec des instruments d'époque. d'actualité. Dans les garnisons de montre le lieu de la mort de son Dans quelques mois, l'adjudant- l'est de la France, notre horizon aïeul, A propos de son travail, il se plaît chef rangera son treillis au se limitait au triangle Mourmelon, A propos de son travail, il se plaît à tirer un maximum de l'ancien placard, mais il compte bien Suippes, Madly Pour nous, le à tirer un maximum de l'ancien poursuivre ses investigations sigle RCA ne signifie. pas commandant de Légion Hélie de historiques. Il peut quitter République centrafricaine mais Saint Marc: "Chacun avance l'institution en étant sûr d'une l'armée d'aujourd'hui", avec quelques idées que le l'institution en étant sûr d'une chose: ses découvertes ont changé la vie de nombreuses s'amuse-t-il. Il rejoint le SHD. destin transforme et bouscule. familles en éclairant un passé "On m'a assigné à la gestion du Des certitudes nous quittent oublié. fonds du mémorial des D'autres mystères nous habitent". Philippe Lafargue enquête sur Chasseurs. Dans ce cadre, j'ai Philippe Lafargue enquête sur oublié. commencé à répondre à diverses des périodes historiques



Après avoir servi vingt-deux ans comme sous-officier dans l'armée de Terre, Philippe Lafargue, passionné par le passé, entre en 2000 au Service historique de la Défense. Cet archéologue militaire y mène de véritables enquêtes, faisant sortir de l'oubli des destins de soldats.

## Indochine: jeux d'enfants ...



-Sarbacanes à piston (ống thụt) avec du bambou : c'est un morceau de tube de bambou dans lequel on introduit une boulette de papier mâché à chaque côté. Avec un manchon en bambou, muni d'une tige ayant le diamètre du trou du tube. D'un mouvement brusque on amène la boulette d'une extrémité à l'autre. Ce qui provoque une pression de l'autre extrémité et de ce fait, projette la 2ème Boulette sur la cible visée. Souvent on l'utilise en classe sur le tableau. Alors gare aux oreilles si on est pris. Par contre, nous faisons des batailles rangées avec et là je vous assure ça fait mal. Le Yịt, Tấn, Gòng. (jeu qui se joue en trois étapes). Il nous faut 2 bouts de bois de diamètre de plus de 2 cm. environ : un long de 30 cm environ et l'autre plus petit de 7 à 8 cm, un trou long de 10cm, et en pointe à chaque extrémité et large de 3cm. et profond d'environ 3 cm : ça se joue à plusieurs et par équipes.

1) -le Yịt : On pose le petit bâtonnet perpendiculaire au trou et on l'envoie le plus loin possible et les adversaires doivent l'attraper. Si tel est le cas, c'est l'adversaire qui prend la main. Dans le cas contraire, une fois le petit bout récupéré, de l'endroit où il l'a récupéré, il doit le lancer pour toucher le grand bout posé préalablement perpendiculaire au trou. Si le bâtonnet touche le bâton ou entre partiellement dans le trou, l'adversaire prend la main.

Dans le cas contraire, on compte les points en prenant la mesure entre le point de chute du bâtonnet et le trou avec le grand : la longueur du grand est une mesure. Et on passe à la 2ème partie :

2)-le Tấn : D'une main on tient fermement le bâton et de la même main, avec l'index et le pouce, on tient le petit bout de bois. Cela consiste à lancer légèrement en l'air le bâtonnet et de toute ses force on envoie le bâtonnet le plus loin possible dans l'espoir que l'adverse ne l'attrape pas. Si c'est le cas, l'adversaire prend la main. Si ce n'est pas le cas, l'averse doit le récupérer et le lancer de l'endroit où il se trouve et l'autre joueur, doit au retour du bâtonnet, essayer le renvoyer de nouveau le plus loin. Si le bâtonnet tombe dans le trou, l'adverse prend la main. Sinon, le comptage de points se fait avec le bâton. Par contre, si le joueur parvient à le renvoyer le plus loin possible toujours en espérant que l'adverse ne l'attrape pas au vol, le comptage des point se fait toujours avec le bâton au point de chute du bâtonnet.. Et là!... les points s'accroissent plus vite.



3 -le Gòng : On pose le bâtonnet dans le sens de la longueur du trou, l'extrémité dépassant et pointant vers l'adverse. 2 possibilités d'envoi du bâtonnet : soit l'on frappe sur l'extrémité du bâtonnet pour l'envoyer en l'air et de l'envoyer de suite le plus loin possible ou de taper

une fois le bâtonnet en l'air pour l'envoyer après. Si l'adverse n'attrape pas ce bâtonnet, le comptage des points se fait avec le bâton depuis l'endroit de sa chute.

Le comptage des points se fait soit avec le petit ou le grand selon la façon d'envoyer le bâtonnet. Ça a l'air compliqué, mais une fois qu'on a joué, on comprend mieux.



Le Nấp bia est une capsule de bière qu'on aplattissait, et perçait de deux trous en son centre. On passe une ficelle solide dans ces deux trous et faire un nœud. Passant les majeurs de chaque côté, on donne un mouvement rotatif pour faire tourner cette rondelle. Lorsque la ficelle est suffisamment enroulée, on tire en écartant les majeurs pour tendre la ficelle. Lors de la tension de la ficelle, la rondelle se met à tourner et emportée par l'énergie cinétique la ficelle s'enroule dans l'autre sens et ainsi de suite. On faisait des concours. Celui qui arrive à sectionner la ficelle de l'adversaire



gagne. Bien entendu on aiguisait le bord de la rondelle.

Le Đá cầu : C'est un volant fait avec une pièce de monnaie percée et fixée à la base d'une feuille de papier roulée en cône. On l'envoie en l'air soit à la main, avec le coude ou avec le pied en évitant qu'il ne touche le sol. On compte les coups jusqu'à ce qu'il touche terre ; et là, c'est l'adversaire

## ... jeux d'antan

Pierre-Marie BERYL



qui joue.

Les combats de grillons. Comme tous

les enfants du Vietnam, les combats de grillons occupaient une part importante dans les loisirs. On attrapait donc les grillons soit avec une tige d'herbe ou tout simplement en faisant pipi dans leur trou. Une fois pris, on le mettait dans une boîte rectangulaire préalablement percée de petits trous, aménagée : un fond de terre assez épais parsemé de plusieurs trous faits avec notre index pour leurs abris, quelques petites mottes d'herbes et quelques morceaux de fruits pour la nourriture. On en prenait vraiment soin. Pour les exciter à combattre, il y a plusieurs moyens : avec une petite tige de bois en imitant une tête de grillon avec du goudron légèrement ramolli, on fixait

un cheveu plié en deux pour simuler les antennes ; avec, on provoquait l'insecte avant le combat. On pouvait aussi, mais c'était cruel: on arrache la tête du perdant qu'on fixait ensuite au bout d'une tige et de la même façon exciter le combattant. Et cette dernière façon: avec une boucle de cheveu, on introduisait une des grandes pattes arrières, on faisait tourner le grillon un moment avant de le placer devant son adversaire.

La bobine roulante : Avec bobine en bois de fil vide, on taillait, de chaque côté des parties larges, des dents sur toute la circonférence, puis sur un côté de la bobine, on plantait un

petit clou sans l'enfoncer à fond. Dans le trou de la bobine, on passe un élastique du côté du clou, on met un petit bout de branche pour retenir l'élastique et de l'autre côté on passe sous l'élastique une tige de bois plus longue de 6 à 10 cm. Pour diminuer le frottement entre la tige et la bobine, on met un peu de savon. Une fois assemblé, il suffit de remonter en tournant la tige en retenant la bobine pour tendre par torsion de l'élastique. Enfin on pose l'objet par terre et la bobine avance toute seule. L'élastique en se



détendant fait tourner la bobine. Par contre, le savon c'est pour diminuer la friction de la tige à la face plane de la bobine.

On fabriquait aussi un cerf-volant ayant une longue queue, et ce, avec du papier, de la ficelle et du bambou. Puis on allait le faire voler sur la Montagne rasée. . Parfois, la ficelle se cassait. Si on pouvait récupérer le cerf-volant, tant mieux. Sinon on en refait un autre.

Avec les pierres à acétylène, on faisait sauter en l'air des boîtes de conserve. Pour cela, on creuse un trou de 3 à 4 cms, et du même diamètre que la boîte de conserve.

Dans ce trou, on pose au milieu une pierre à acétylène. Par-dessus on met la boîte à l'envers dans le trou en colmatant autour, sans oublier de percer avant un petit trou au centre du fond de la boîte. On verse par ce petit trou un peu d'eau et, on approche une flamme vers cet orifice. Le gaz dégagé dans la boîte, s'enflamme et provoque une explosion qui la projette en l'air. Où peut-on se procurer cette pierre? Je l'ignore. Mais on arrive à en avoir. Il y a d'autres jeux plus innocents :

Avec les paquets vides de cigarettes, qu'on pliait d'une certaine manière, puis posés en une pile au milieu d'un cercle tracé au sol, D'une vingtaine de pas, on devait avec un galet éjecté cette pile. Tous les paquets pliés qui sont hors du cercle, la personne qui a lancé le galet les ramasse. Puis c'est le tour de l'autre.

Le « Búng hình » : On pose une image sur l'index plié et le poing fermé. D'une chiquenaude avec le



majeur de l'autre main, l'envoyer le plus loin possible. Ça se joue à plusieurs. Le joueur qui a envoyé l'image le plus loin, ramasse toutes les images jouées.

On fabriquait des échasses et avec, on faisait la course, des batailles à deux ou par équipe. On faisait aussi des concours de sauts à cloche-pied avec une seule échasse. On compte alors le nombre de sauts et celui qui a fait le plus, c'est le vainqueur.



# Ma vie au domaine de Marie à Dalat

## 1- Moi, Pierre-Marie BERYL



Je suis né, en 1944, en Indochine, à Dalat. Je me rappelle très vaguement, qu'une jeune femme venait me voir. Il me semblait très confusément qu'elle me berçait. Au fond de moi, je voudrais la revoir. D'autant plus, les autres enfants continuaient à recevoir régulièrement la visite de leur famille : (Père ou Mère, parfois les deux en même temps, voire un Tonton ou une tante). J'avais donc posé la question à la Religieuse qui s'était occupé de moi dans ma plus tendre enfance: Sœur (Bà Sơ en vietnamien: dame sœur) Sabine: pourquoi plus personne ne venait me voir ? Sa réponse a été la plus simple et sans ambiguïté : - Ecoute, Pierre-Marie, tu n'as pas de parents. Tu as été «confié» au DOMAINE DE MARIE. Tu dois accepter cela, et vivre avec. Dans mon esprit simple d'enfant, j'ai accepté cette réponse sans chercher à comprendre ce qu'elle voulait dire par «confié», ni rechercher éventuellement mes «parents biologiques» plus tard. C'est bien plus tard, que j'ai compris le sens de «confié» : Cette personne a eu la délicatesse de ne pas utiliser le terme «abandonné», et je l'en remercie. Lors de mon premier retour au Vietnam, je l'ai retrouvée ainsi que quelques unes de ces Religieuses. Cela a été une émotion très forte et une onde immense de bonheur, de joie et de larmes. J'ai été aussi surpris, que ces personnes ne nous avaient pas oubliés, mais surtout qu'elles se rappelaient des noms et prénoms de chaque enfant dont elles avaient eu la charge. Je trouvais donc tout naturel que je ne recevrais jamais de visite de qui que ce soit. Comme je l'ai écrit précédemment, ma vie était heureuse mais remplie d'évènements anecdotiques et autres

bêtises que tout enfant qui se respecte ait pu ou dû en faire.

Au Domaine de Marie, les filles et les



garçons ont été séparés. Dans les Institutions religieuses, les filles et les garçons ne vivent pas ensemble. Au Camp des Garçons : d'un côté, il y a les enfants Vietnamiens et de l'autre les enfants Eurasiens. -Du côté Vietnamiens il y a les petits qu'on appelle les «Nains», les moyens et les grands : les «Gai-Labeurs». -Du côté Eurasiens, les petits : les «Lutins», les moyens et les grands : les «Joyeux-Labeurs». En somme une sorte de ségrégation raciale. Mais nous n'en avons pas conscience. Souvent, il y a eu des affrontements verbales entre ces deux origines ; cependant il arrivait qu'on se bagarrait, dès qu'un des 2



camps est blessé (saignement du nez par exemple) on arrête la bagarre. On se menaçait avec nos lance-pierres, sans plus: Donc, nous menons une vie normale sans trop de violence. . Nous avons une liberté extraordinaire. On pouvait aller partout dans le Domaine, voire en dehors. On n'avait pas besoin de demander la permission .

# Ma vie au domaine de Marie

## 2- Electrochocs



**Pipi au lit** : J'avais des problèmes urinaires la nuit, ainsi que quelques camarades. On disait alors: Incontinence d'urine. On nous punissait à dormir dehors. Il faisait frais, et heureusement, on pouvait prendre notre couverture. Par contre, dans cette région, il y avait des tigres. On grimpait alors sous les charpentes du préau pour se mettre à l'abri. Je ne sais, si à l'époque, ceux qui nous surveillaient se rendaient compte du danger que nous encourons. Dieu merci, aucun drame n'est arrivé. D'autant plus, qu'on était plusieurs à faire pipi au lit.



**Un jour, un soldat très grand**, avec un képi et une canne, est venu au Domaine. On nous a dit que c'était le Général De Lattre de TASSIGNY. Il était grand et nous impressionnait beaucoup. Toujours est-il, qu'on nous avait habillés en tenue de fête et on a défilé, au stade de Dalat, devant le Général et l'Empereur Bao Đai, au bord du lac de Grenouillère. C'est Jean-Baptiste qui nous menait. Ce qu'on a pu être fier. Ensuite, des soldats ont sauté en parachute. Certains paras sont tombés dans le lac. On avait peur qu'ils se noient. Après, il y a eu une

fête. C'était une très belle journée. **C'était pour la Fête du TET.** On m'avait déguisé en petite fille vietnamienne pour une fête. Je n'étais pas content du tout et surtout j'avais honte d'être déguisé ainsi. Je boudais dans mon coin. Là, un Monsieur Vietnamien s'adresse à moi en demandant où est Pierre-Marie. Une Religieuse lui a indiqué dans ma direction sans lui préciser que j'étais affublé en fillette. Je lui ai dit que c'était moi. Il a répondu qu'il recherche un petit garçon et non pas une petite fille. Je me suis mis en colère. Il a essayé de me calmer, mais je me suis sauvé. Une des Soeurs s'est approché et a demandé des explications. C'est là, qu'elle s'est mise à rire et a expliqué au monsieur que pour la fête, on m'avait déguisé en petite vietnamienne. Donc, la Sœur m'a appelé et m'a dit que c'est un oncle qui venait me voir. Je ne savais pas qu'Oncle et Tonton c'est la même chose. Après la fête, il m'a emmené chez lui. Je me rappelle qu'il était très gentil ainsi que sa femme et les deux petits frères. Par contre, le grand, quand personne ne faisait attention à nous, il me traitait de «tai lai», qui veut dire «bâtard de français» en vietnamien. De plus, il me tirait les cheveux méchamment. Je n'osai me défendre car j'étais plus petit que lui. Cet oncle parlait très bien le français. Il avait un appareil de photo. J'étais fier qu'il m'ait laissé prendre des photos. En fin d'après-midi, il m'a ramené au Domaine et je ne l'ai plus jamais revu.

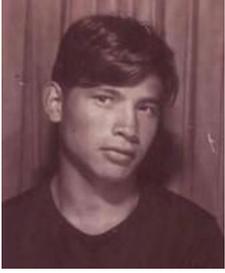
**J'étais un garçon assez obéissant** et sans histoire en général (à part quelques bêtises). Lorsque Sœur Michaëlle nous a quittés, une autre Religieuse l'a remplacée. Un jour, elle m'a reproché sur une faute que

je n'avais pas commise. Comme j'ai nié cette faute, elle m'avait giflé. C'est la première fois que je recevais une punition non méritée. J'étais en colère (on a toujours accepté les corrections si c'étaient justifiées. Par contre pour les injustices, non! J'ai ramassé un caillou et l'ai jeté sur elle. Heureusement pour elle, la pierre n'a touché que sa cornette (le grand truc blanc que portaient, en ces temps là, les Sœurs de St. Vincent de Paul). Contre toute attente, la cornette tombe et la Sœur se retrouve avec une sorte de petit bonnet blanc sur la tête qui la rendait bizarrement ridicule. Imaginez une religieuse habituellement en tenue avec leur large «papillon» en guise de coiffe, se retrouvant sans celle-ci. Je me suis mis à rire et à me moquer d'elle. Elle a dû me prendre pour un fou. Quelques jours après, je me retrouvais dans un avion militaire pour me rendre à l'hôpital des Religieuses à la Rue Henri Thévenet à SAIGON. Je ne sais pourquoi, je me rappelle du nom de cette rue. Un événement s'est produit dans cet avion que je raconterai plus loin. Donc dans cet hôpital, on m'a traité à «l'électrochoc». On a mis sur ma tête une espèce de chapeau fait de bandes fines entrecroisées comme un filet. Le docteur a branché des fils partout sur ce genre de casque et a tourné un bouton qui était sur une boîte. D'un seul coup, j'ai senti une sorte de fourmillement douloureux qui pénètre dans mon crâne.

J'ai arraché cette chose et ressentais la même sensation dans mes mains. Heureusement cela s'est arrêté. Mais d'autres séances allaient reprendre mais cette fois-ci, j'étais solidement attaché et les bras liés aux accoudoirs du fauteuil. Une fois

# Ma vie au domaine de Marie

## 3- Ah! Les filles



mes séances Sa réponse fut que ce dernier l'avait d'électrochocs embêtée et lui a dit des grossièretés. terminées, je Devant notre hésitation, les filles revenais au criaient qu'on était des peureux et Domaine de des lâches. On s'est lancé les unes Marie, mais cette contre les autres ; ça a été un vrai fois-ci en autocar. pugilas. Les coups pleuvaient de

J'étais le seul garçon. Il y avait une bonne dizaine de filles. J'étais tellement timide que je rougissais dès que l'une s'approchât de moi. Il faut dire aussi que les religieuses ont tout fait pour que nous ayons peur de filles. J'étais déçu de ne pas prendre l'avion comme à l'aller.

### Confrontation avec les filles

: J'avais parlé de la séparation entre les filles et les garçons. Il nous arrivait cependant que nous nous côtoyions de temps en temps lors des fêtes, des messes ou autres activités. Un dimanche, après la messe, en rentrant au camp des garçons, un des jumeaux, qui faisaient partie de notre groupe, se plaignait d'avoir été giflé par une fille. On a obtenu le nom de la personne incriminée : Paulette BEAUBOIS. Nous la connaissons bien, car nous avons souvent maille à parti avec elle (elle n'était pas grande, mais n'avait pas froid aux yeux). Le soir venue, lorsque la surveillante, s'est endormie, en silence nous nous regroupions et allions d'un pas décisif au Montjoie. C'est le dortoir des Moyennes et des Grandes. Dès que nous sommes arrivés, ensemble nous avons scandé : Paulette! Paulette!, et ce plusieurs fois et à tue-tête. On croyait tous qu'elle allait sortir seule, mais à notre surprise, c'est une armée de filles qui venait à notre rencontre. Il y avait aussi des grandes. A Paulette, l'un d'entre-nous lui a posé la question, à savoir pourquoi elle a giflé notre camarade.

partout. Mais au moment du premier contact, J'ai senti, contre la personne sur laquelle j'ai buté, quelque chose de mou et doux contre ma figure. Dans ma surprise, je restais perplexe une seconde et j'ai reçu un coup de poing sur la figure. Quand enfin je pus me dégager, les Sœurs et les surveillantes des filles étaient là et nous ont séparés. Le lendemain, nous, les garçons, nous avons reçus sur nos fesses quelques coups de badine de bambous d'une main ferme. Dans notre fierté, je me rappelle que personne n'a pleuré. Et malgré la douleur sur le visage et le derrière, je ressentais encore cette sensation agréable de ce « mou et doux » pendant l'échauffourée. J'étais en émoi sans comprendre pourquoi. Rien qu'en écrivant ces lignes, les souvenirs ressortent comme si c'était hier.

**Quand notre surveillante chinoise** nous accompagnait au Petit Lycée en ville, nous nous esquivions dans la forêt, au bord de la rivière Camly, aux abattoirs pour voir comment on égorgeait les cochons ou assommait les bœufs avant de les égorger. Elle continuait cependant jusqu'au lycée avec un ou deux élèves seulement et s'en retournait au Domaine, puis revenait nous chercher. Le groupe se reconstituait au fur et à mesure que



nous approchions du Domaine. Je n'ose en dire plus sur cette pauvre femme, surtout qu'elle ne nous a jamais punis ou dénoncés aux Religieuses, ce que nous lui avons pu faire endurer. Elle ne nous a jamais tenu rigueur Quand elle a dû quitter le Domaine, pour suivre son mari, ce que nous avons pu pleurer et lui montrer notre affection. Elle nous serrait très fort dans ses bras. Je n'ai jamais ressenti une émotion aussi forte et surtout un immense chagrin..

**A l'école de Dalat**, je me rappelle être tombé amoureux d'une fille vietnamienne. Elle s'appelait NGUYEN THI ĐUC THU et avait des cheveux très noirs et légèrement ondulés : je la trouvais très belle. Même maintenant, je revois encore son visage. J'étais tellement timide que je rougissais en sa présence et n'osai la regarder. Elle nous regardait hautainement et nous ignorait. En effet, elle était toujours la première de la classe. Moi, j'étais avant-dernier et tenais compagnie à celui qui était après moi dans le classement final de la classe.



**De temps en temps**, nous allons à l'hôpital CATROUX, rendre visite aux Soldats Blessés. On allait aussi à Girinh, un petit village où habitaient

# Ma vie au domaine de Marie

## 4- Enfants de troupe



des lépreux. Sans a priori, nous jouons au baby-foot, au «đá cao», au foot et autres jeux avec eux.

**A la ferme du Domaine.** Il y a une porcherie. Les bêtes étaient séparées dans chaque box. Deux cochons se renflaient le museau. Voyant cela, nous avons ouvert le portillon qui les séparait. Aussitôt les deux animaux se rejoignent et à notre étonnement, l'un monte sur l'autre. On a essayé de les séparer, même avec des bâtons, rien à faire. Sur ces entre-faits, ne voit-il pas que la Soeur responsable de la ferme rapplique. Voyant ce qui se passait, elle saisit une fourche et nous pourchassait.

**A côté de la ferme,** il y avait un atelier où travaillait Rémy. Il est aussi Eurasien et devait avoir 25/30 ans. J'étais en admiration devant ses différentes qualités. En effet, il était cordonnier, imprimeur, relieur et doreur de livres. C'est lui qui fabriquait toutes nos sandales, nos socs en bois et chaussures. Une adresse extraordinaire. Je l'ai revu ainsi que son épouse Agnès (eurasienne aussi) à mon premier retour au Pays en 1993. Ils n'avaient pas voulu se faire rapatrier quand ils pouvaient le faire.

**Nous pique-niquions** souvent à la chute Camly, à la chute de Presle ou la chute Gougar. On se baignait et on ressortait de l'eau avec un ou plusieurs sangsues sur nos corps. Heureusement, Jean-Baptiste, par précaution avait pris avec lui de la chaux. Rien de tel pour que ces bestioles lâchent prise.

**Un jour, après une tornade,** les poteaux électriques étaient par terre. Les fils électriques pendaient. Jean-



Jacques a pris un fil avec ses deux mains. Soudain, il se met à hurler. Nous croyons qu'il voulait jouer à Tarzan! Fort heureusement qu'un grand vietnamien du «Gai-Labeur» a compris la situation et lui a fait lâcher prise en lui bottant les fesses de toutes ses forces. Sur l'instant on a rien compris. Il nous a expliqué que l'électricité peut tuer quelqu'un.

Par temps de gros orages, les caniveaux ou autres rigoles dans la forêt se gonflaient d'eau et nous y pataugeons, tout nu, avec délice, au grand désespoir de nos supérieurs.



**Comme j'étais rachitique** et que j'avais une santé fragile, je faisais des séjours assez régulièrement à l'infirmerie. On me faisait des piqûres. Au début, j'avais peur d'être piqué, je hurlai en pleurant. La Soeur infirmière m'a dit que si je ne pleurai pas, je recevrai un bonbon, j'ai fait la comédie, pour avoir un bonbon, jusqu'à la fin des séances de piqûre. J'avais fait aussi

un autre séjour à l'infirmerie du Domaine. Cela s'est produit un Dimanche, pour la bénédiction d'électrification de la cloche de la Chapelle. C'était une cérémonie grandiose. Même l'Evêque était là. Il faisait beau et chaud. Nous étions depuis un certain temps exposés au soleil. Mon nez commençait à saigner et je m'évanouissais. Je n'ai pas pu assister la fin de la cérémonie et surtout à la fête qui s'en suivit.

**Avez-vous déjà entendu** quelqu'un qui peut péter à volonté? Eh bien! Ça existe. C'est un vietnamien, du Camp des garçons au «Gai-Labeur», qui pétaient quand il voulait et de toutes les façons: long, court, grave, aigüe, en chapelet ou en rafale. On lui donnait des sous pour qu'il recommence. Ah! C'est un sacré Pétomane. Il s'installait sur une table en guise de scène, prenait des poses comme au spectacle pour chaque Pet. Ce qu'on a pu rire.

**Un jour,** on m'a dit que je vais aller aux « **Enfants de Troupe** » de DALAT. Je ne voulais pas du tout y aller. C'est là que je me rappelais de cet « Oncle » qui était venu me chercher pour passer une journée dans sa famille. J'ai quitté le Domaine et, de mémoire allais chez lui. Je me rappelais aussi, l'endroit où il habitait près d'un petit pont au bord de la rivière Camly qui traversait Dalat. En arrivant à son domicile, j'apprenais que cette famille a déménagé il y a longtemps, et qu'ils sont partis pour Saïgon. De là, j'ai fait du stop (eh oui.. déjà !!). Personne ne me posait de question: qui je suis, qui sont mes parents, où j'habitais... Et c'est tout naturel que des gens me prenaient, soit en voiture ou autres moyens de locomotion, sans se

# Ma vie au domaine de Marie

## 5- Départ pour la France



poser de question. Même maintenant encore. Combien de temps a duré ce voyage de Dalat à Saigon, je ne saurais le dire. Toujours, est-il que, arrivé à Saigon, je demandais aux gens s'ils ne connaissaient pas « Monsieur Oncle ». On me regardait d'une drôle de façon en haussant les épaules. J'étais crasseux, mal habillé, mais ne manquais pas de nourriture: en effet, des âmes bienveillantes m'ont toujours donné à manger. J'ai déambulé dans les marchés de Saigon en rapinant et mendiant pour vivre. Combien de temps je suis à Saigon ???? Mais un jour, dans un marché, une Religieuse, Sœur Blandine, économe du Domaine de Marie, m'aperçoit. Avant que j'aie pu me sauver, elle me rattrape. J'ai pu donc, quelques jours après, retourner au Domaine. (Heureusement) Je m'attendais à être puni. Eh bien non ! Au contraire. J'ai rejoint mon groupe des «JOYEUX LABEURS» comme si, de rien n'était. Je n'ai plus entendu parler de rejoindre les «Enfants de Troupe».

**Et ma vie au Domaine** reprend son cours tout naturellement. J'ai dû m'assagir, il me semble. Les Religieuses m'ont appris à faire un peu la cuisine, à tricoter aussi. Il y a aussi les filles vietnamiennes qui chantaient dansaient et chantaient des chansons folkloriques du pays. Mais un chant en particulier, était tellement beau, que inconsciemment, j'ai mémorisé l'air et le fredonnais.

Même maintenant encore. **Une nuit, tout le Domaine** était en effervescence : Le Chalet (centre d'apprentissage des grandes filles) prenait feu. Heureusement, qu'il n'y avait pas eu de victimes. Le feu a tout détruit. Ce centre d'apprentissage a été reconstruit en dur.

Une autre fois, il y avait aussi l'incendie dans la forêt proche du Camp des garçons. C'était très impressionnant, et, on avait eu très peur. On a évacué les dortoirs. Il paraît que, quelqu'un a mis le feu en plusieurs endroits. Quand le feu a été éteint, on est revenu dans les dortoirs, mais, on a eu du mal à nous endormir, tellement on est excité.

**Bien qu'il y ait la guerre en Indochine**, nous n'en n'avons pas subi les conséquences. On était plus ou moins au courant de cette guerre. On voyait des réfugiés du Tonkin arriver en masse. On disait toutes sortes de choses sur eux et de ce fait, on avait vraiment très peur de les côtoyer. Les bruits courraient que ces gens volaient des enfants pour les vendre ou les manger. Qu'ils mangeaient aussi du chien. C'était après la chute de Diem Bien Phu.

**On parlait alors** qu'on allait partir pour la France. On sentait que le départ approchait. On nous photographiait pour les papiers, nous allons à la cordonnerie de Rémy pour avoir des sandales avec des semelles de crêpe. Enfin de tout quoi. La veille du départ, Sœur Sabine et Sœur Jean-Gabrielle sont venues me voir. J'étais un peu inquiet : qu'est-ce que j'ai pu faire

encore? A ma grande surprise, elles m'ont serré très fort dans leurs bras puis m'ont dit que j'ai une Marraine en France. Je ne savais pas ce qu'était une «marraine». Sœur Sabine m'a alors expliqué que, le jour où j'ai été déposé au Domaine, Madame Graffeuil était présente. Elle



a accepté d'être ma Marraine, pour mon baptême. J'étais fier et disais à mes camarades que je «connaissais» quelqu'un en France. Quand ils me posaient des questions, je disais que c'est un secret, sans plus!

Puis Sœur Jean-Gabrielle a préparé à la crèche un repas d'adieu pour quelques «chouchous», dont j'en faisais partie. Nous étions très fiers de manger un «pho», préparé par cette religieuse

**On imaginait cette France** un très grand pays. On nous parlait de la fierté d'être Français, que la France est très connue, appréciée et respectée de par le monde. Malheureusement, ce n'est plus le cas actuellement.

**On était tous excités** quand on nous avait fait savoir qu'on partirait le lendemain. Ce jour là, on est tous monté dans des cars pour Saigon. Nous avons chacun un paquetage (un grand sac militaire kaki). Pendant le voyage qui paraissait long, on imaginait toutes sortes de choses.

Pierre-Marie BERYL a écrit quelques pages sur son enfance, du domaine de Marie (Dalat) au foyer de Vouvray. Vous pourrez lire et télécharger *la totalité du texte de Pierre-Marie, en vous connectant sur le site de l'association: [foefi.net/archives/livres/annecdotes\\_et\\_vie](http://foefi.net/archives/livres/annecdotes_et_vie)*

## Métisses et métis d'Indochine

Guy Levilain

Dans mon dernier article de blog intitulé « Machisme et mentalité coloniale » j'avais mentionné les unions éphémères entre les soldats du corps expéditionnaire et les Indochinoises qui, dans le contexte de la conquête, des campagnes de pacification et de l'occupation permanente, ne pouvaient être que des créatures de confort pour le délassement du guerrier. Ainsi naquirent dès 1859, date de la prise de Saïgon, les "enfants de la colonie" dont il est question aujourd'hui.

Dans ce contexte colonial et compte tenu de la politique du "grand partage" qui s'opposait aux unions interraciales – principe fondamental de toutes les colonisations – il était très rare de trouver des unions durables – et à plus forte raison des mariages entre Européens et "indigènes" – qui dans l'un ou l'autre cas pouvaient aboutir à la reconnaissance et à la légitimation des enfants qui, à la faveur de cette procédure obtenaient un état civil faisant d'eux des Français par filiation paternelle.

Voilà pourquoi l'aventure tonkinoise que vécut mon grand-père Alexis au XIXème siècle revêt un caractère exceptionnel: natif de Clermont-Ferrand, il débarqua à Haïphong en 1884 (deux ans après la prise d'Hanoï), épousa ma grand-mère Nguyen-Thi-Thi, eut d'elle un fils, mon père, qu'il reconnut et légittima. C'est cet acte de dignité humaine qui fit d'Alexis un citoyen conscient de ses responsabilités morales, un homme de cœur pour qui j'ai une profonde gratitude, et un bon Papi que malheureusement je n'ai pas eu le bonheur de connaître. Grand-père, raconte-moi l'Anam, le premier volume de ma trilogie sur l'Indochie

coloniale, est de ce fait un devoir de mémoire que j'ai voulu accomplir envers mon aïeul. Les pages qui suivent sont extraites de son journal intime.

Journal du 25 février 1890

Muni du certificat de naissance que le médecin militaire a bien voulu me délivrer – une sage-femme annamite ayant accouché mon épouse, je suis allé déclarer la naissance de Pierre à la résidence-mairie. Le préposé m'a demandé si j'avais un acte de mariage. Je lui ai répondu que je n'étais ni marié par un prêtre ni par Monsieur le Maire, ayant choisi une cérémonie annamite.



« Alors vous n'êtes pas légalement marié! me dit-il avec un sourire. Mais vous voulez quand même légitimer votre enfant, lui donner votre nom et votre qualité de Français. Très bien. Si vous trouvez que j'ai l'air étonné, monsieur, c'est que je le suis. Voyez-vous, votre cas est très rare. La plupart des Européens qui vivent avec une indigène ne s'encombrent pas de tels scrupules. Ce genre de cohabitation n'engage nullement l'homme. Une fois qu'il a effectué son séjour à la colonie, il retourne tout bonnement en France. Dans le meilleur des cas, il laisse une petite somme d'argent à la femme ou demande à un collègue de veiller sur l'enfant – et le cas échéant, sur la mère aussi. » Autre sourire. Je lui avoue mon ignorance sur le sort des enfants métis de père inconnu.

Comme il semble très renseigné et désireux de m'informer, je le laisse parler.

« Vous ignorez peut-être que la question dite métisse n'est pas nouvelle et qu'elle a été soulevée il y a plus de vingt ans en Cochinchine. Car dès 1875, le problème avait atteint une telle ampleur que le gouvernement s'en émut. Deux institutions philanthropiques furent chargées de recueillir les enfants abandonnés par leur géniteur. Il est évident que la France est soucieuse de son honneur. Le spectacle de gamins à moitié français traînant dans les rues est pour le moins dégradant. Cette situation a soulevé des discussions dans les colonies comme à Paris. Et elles continuent bon train. Faut-il recueillir ces orphelins de père, faire d'eux des Français véritablement français ou les classer dans une catégorie de « protégés » susceptibles d'obtenir la naturalisation? Et faut-il surtout étendre cette politique aux autres colonies? La question métisse ne se pose pratiquement pas en Algérie, la mère étant maghrébine, c'est-à-dire, enfin vous voyez ce que je veux dire... Mais en Afrique noire? A Madagascar et en Nouvelle-Calédonie? »

Il a fait une pause pour me laisser comprendre toute l'importance de cette question. « Le cas de votre enfant est sans ambiguïté, reprit-il. Vous l'avez reconnu. C'est votre fils et il est français. Mais les autres, les milliers de métis franco-annamites élevés par leur mère indigène? »

Cette conversation m'a troublé. La question métisse et le comportement de mes compatriotes froissent mon honneur de Français.

En France, la Première Guerre mondiale fait rage. De l'autre côté du monde, à en juger d'une série de lettres qu'il a écrites entre 1915 et 1916, le Résident Supérieur du Cambodge, François Baudoin, avait un autre problème en tête: que faire des enfants métis, les enfants nés d'une mère Cambodgienne abandonnés par leur pères français.

Dans une lettre adressée au gouverneur de l'Indochine à Saïgon en 1915, Baudoin a soutenu: **"Il n'y a aucun doute que, en laissant le nombre de métis augmenter, nous risquons de voir la création d'une classe d'individus qui, vivant dans les marges de la société française et indigène, ne manqueraient pas de possibilités de devenir une source de gêne et d'embarras à notre administration."**

Une autre lettre de 1916:«[...] Nous devons définitivement rompre le lien qui attache ces enfants à leurs origines indo-chinoises, et même aller aussi loin que de leur faire perdre tous leurs souvenirs d'Indochine."

Les lettres, qui jaunissent lentement dans un coin des archives nationales du Cambodge, révèlent une partie troublante mais largement oubliée de l'histoire du Cambodge: l'histoire des enfants franco-cambodgiens qui ont été abandonnés par leurs pères, puis séparés de leur mère par un système colonial, visait à en faire de vrais français. Éclipsées par les calamités qui ont frappé le Cambodge à l'époque moderne, le sort des métis indo-chinois, dans le Protectorat. La

constitution fondatrice de l'association de 1904 a déclaré l'un de ses objectifs comme étant «l'enlèvement des métis orphelins ou abandonnés des influences pernicieuses».

Mais la rhétorique de l'«abandon» dissimule le fait que de nombreux enfants métis n'ont pas été vraiment abandonnés, comme l'admet la Société elle-même dans une lettre à propos de la question de les envoyer en France.

Dans une lettre de 1915 au Résident Supérieur Baudoin, qui a fortement soutenu la proposition, l'un des administrateurs de la Société a écrit que selon les règlements des orphelinats français, les métis prétendus "abandonnés" ne seront pas acceptés parce que «dans presque tous les cas, les mères Cambodgiennes prennent soin d'eux et ne les abandonnent pas".

Mais la réponse de Baudoin énumère simplement les objectifs du programme: "changer leur mentalité, réduire leur nombre en Indochine et les rendre français". C'est seulement en 1928 que la loi française a permis au métis de demander la nationalité française, réclamée par la Société au Cambodge et les autres sociétés équivalentes en Indochine.



constitution fondatrice de l'association de 1904 a déclaré l'un de ses objectifs comme étant «l'enlèvement des métis orphelins ou abandonnés des influences pernicieuses».

Mais la rhétorique de l'«abandon» dissimule le fait que de nombreux enfants métis n'ont pas été vraiment abandonnés, comme l'admet la Société elle-même dans une lettre à propos de la question de les envoyer en France.

Dans une lettre de 1915 au Résident Supérieur Baudoin, qui a fortement soutenu la proposition, l'un des administrateurs de la Société a écrit que selon les règlements des orphelinats français, les métis prétendus "abandonnés" ne seront pas acceptés parce que «dans presque tous les cas, les mères Cambodgiennes prennent soin d'eux et ne les abandonnent pas".

Mais la réponse de Baudoin énumère simplement les objectifs du programme: "changer leur mentalité, réduire leur nombre en Indochine et les rendre français". C'est seulement en 1928 que la loi française a permis au métis de demander la nationalité française, réclamée par la Société au Cambodge et les autres sociétés équivalentes en Indochine.

Mais la séparation des enfants

## La femme indigène qui accepte de vivre avec un Européen...

(2)

métis de leur famille va beaucoup plus loin que ce programme de «rapatriement».

Selon l'historien Greg Muller, auteur de *Bad Frenchmen of Colonial Cambodia*, les Français ont commencé à avoir des enfants avec des femmes cambodgiennes dès 1867 lors de l'établissement du protectorat français. Au début, les enfants métis "ne sont pas confrontés à l'animosité de l'État colonial", explique Muller. Les enfants vivent souvent dans le même foyer que leur père français et leur mère indigène. Mais la consolidation du Protectorat amène de plus en plus de femmes européennes et avec elles une "rigidification la morale bourgeoise". Les attitudes se durcissent, comme démontre une circulaire coloniale de 1896 citée par Muller: **"La femme indigène qui accepte de vivre avec un Européen est en fait une prostituée véritable ... Elle est presque toujours, pour ses enfants, un modèle de débauche, de paresse, et d'ignorance."**

Beaucoup d'enfants métis ont été abandonnés par leur père français et recueillis des sociétés. Le rôle de ces sociétés est complexe, dit Firpo: quelques enfants métis vivaient effectivement dans la misère et avait besoin d'aide. Grâce à la Société, certains ont étudié aux équivalents coloniaux de Harvard, même si ils sont restés séparés de leur culture Indochinoise. Les mères qui ont coopéré avec la

Société ont été autorisés d'entretenir des visites fréquentes et même recevaient de l'argent. Mais si elles refusaient de laisser leurs enfants rejoindre la Société de Protection, les autorités coloniales les ont emmenés tout de même en les déclarant «moralement abandonnés», selon une loi française de 1889. **Paradoxalement, alors que la loi visait seulement les pères absents dans la Métropole, en Indochine, la loi était utilisée seulement contre les mères,** souligne Firpo.

Un total de 173 enfants, gardés dans des internats ou des orphelinats, ont été enregistrés comme étant pris sous l'aile de la Société [au Cambodge] de 1905 à 1914.



Les garçons métis ont été formés comme serruriers, mécaniciens, sculpteurs, selon une lettre de Baudoin, tandis que d'autres ont été envoyés au Collège Sisowath pour une formation continue. Beaucoup sont allés pour servir dans l'armée coloniale, tandis que les filles ont été largement formées pour être des femmes de foyer. Certains ont embrassé la culture française et sont même devenu

des employés de la Société. Pour les autres, la séparation culturelle fut trop difficile."Certains sont devenus très riches et ont bien réussi. D'autres se sont suicidés." Pendant les années 1950, de nombreux métis ont été «rapatriés» en France, puisque les Français voyaient que la guerre au Vietnam s'empirait. Mais certaines sociétés de protection on survécu comme des organisations privés, même si elles étaient encore en partie financées par le gouvernement français, dit Firpo. La Fondation Gravelle, du nom du président de la Société de Protection du Cambodge dans les années 1920, a continué d'exister jusqu'à bien après l'indépendance du Cambodge en 1954. Dans les années 1960 des rumeurs se sont répandues que la Fondation enlevait purement et simplement les enfants métis de leur famille, ce qui a entrainer la FOEFI (Fédération des œuvres de l'enfance française d'Indochine, une société comparable basée au Vietnam) de se dissocier de la Fondation.

A l'arrivée des Khmers Rouges les orphelinats et les sociétés de protection ont disparu du Cambodge. Pourtant, l'histoire des métis de l'Indochine, et leur relation complexe avec la France, où beaucoup d'entre eux et leurs descendants vivent aujourd'hui, est rarement racontée.

Pendant trop longtemps, cela a été un "secret de Polichinelle", dit Firpo.



## The uprooted: one boy's story (1)

Christina Firpo

Aux archives des colonies françaises d'Aix en Provence, un dossier nouvellement déclassifié fournit des informations sur la biographie d'Henri ROBERT, né au Vietnam à la fin des années 30 d'une mère vietnamienne et d'un père français. Au milieu des comptes-rendus d'examen médicaux, des bulletins scolaires annuels et des photos de classe du jeune Henri souriant, se trouve un document devenu pupille de la France coloniale. Ce document, daté de 1945 et signé par une certaine Madame Aumont, stipule que la mère d'Henri « se désintéressait totalement de ses enfants » et les confiait par conséquent aux autorités coloniales. Cependant, des dossiers consignés aux Archives Vietnamiennes Nationales d'Hanoi révèlent que Madame Aumont a retiré de force Henri à sa mère et a délibérément menti sur son histoire. Henri Robert n'était que l'un parmi des milliers d'enfants qui ont été soustraits – parfois par la force - à leurs mères vietnamiennes, cambodgiennes et laotiennes entre 1890 et 1975, depuis la période coloniale jusqu'à la fin de la Guerre du Vietnam ; et le dossier d'Henri n'était que l'un parmi les multiples dossiers de la Fédération des Œuvres de l'Enfance Française d'Indochine (FOEFI), une association française dédiée aux enfants de races mêlées en Indochine, qui avaient été abandonnés par leurs pères français. À la fermeture des portes de la FOEFI au début des années 1980, les autorités de l'association placèrent les dossiers des pupilles aux Archives Nationales afin de permettre aux anciens pupilles de retrouver leur famille une fois atteint l'âge adulte. **Préserver la puissance coloniale en «protégeant» les enfants métis.** Madame Aumont, une française qui travaillait comme bibliothécaire au Tonkin durant la Seconde Guerre Mondiale, travaillait également pour la Fondation Jules Brévié, une association de protection pour les enfants métis abandonnés, qui serait par la suite renommée FOEFI. La Fondation Brévié était issue des multiples Associations pour la Protection des Enfants Métis Abandonnés fondées à la fin des années 1980 – période durant laquelle des citoyens français et les autorités coloniales s'inquiétaient de plus en plus du nombre croissant d'enfants métis nés de mères asiatiques et de pères français, qui les abandonnaient par la suite. Ces colons français craignaient que l'Indochine développe le même problème que celui qui avait affecté les Pays-Bas aux Indes néerlandaises : une population considérable d'hommes et de femmes de races mêlées qui vivait dans la pauvreté, s'enlisait dans la prostitution et se rebellait contre le gouvernement colonial. D'après des rapports détaillés du Consulat Français à Batavia, le gouvernement colonial en Indochine créa un système de protection des métis construit sur le même modèle que celui que les Pays-Bas employaient aux Indes Néerlandaises. Pour certaines des mères d'enfants métis non mariées, ce système de protection fut une aubaine. Dans une société où la contraception et l'avortement demeuraient illégaux, les associations de protection fournissaient aux mères réticentes un moyen d'échapper aux devoirs de la maternité. D'autres mères se tournèrent vers les associations de protection non pas pour leur laisser la garde complète de leurs enfants, mais pour assurer leur survie dans des périodes difficiles. Au cours du XXème siècle, les mères miséreuses, ou celles handicapées par une maladie, placèrent temporairement leurs enfants dans des foyers. Elles le firent avec l'assurance que lorsque leur situation s'améliorerait, elles pourraient retrouver leur progéniture – même s'il s'avère qu'en réalité, les associations de protection ne la leur rendait presque jamais. D'autres mères refusèrent d'abandonner la garde de leurs enfants métis sans père. Dans ces cas-là, les autorités françaises les leur retirèrent de force pour placer les enfants dans des orphelinats spécifiques. S'il est impossible de quantifier le nombre exact d'enfants qui sont passés par les orphelinats des associations de protection en Indochine, au cours de mes recherches, j'ai collecté des données sur plus de 4000 pupilles métis. L'histoire de l'enlèvement des enfants métis en Indochine comporte des ressemblances frappantes avec des cas plus célèbres d'enlèvements



## ...le déraciné : le cas d'un jeune garçon (2)

traduction de Julie Lauret

d'enfants indigènes dans d'autres à voir avec des idéaux éclairés, mais aux autorités de retirer l'enfant de gré contextes coloniaux, principalement plutôt avec le désespoir de préserver ou de force. Madame Aumont en Australie, aux États-Unis et au l'empire. Fils d'un père français plaça Henri à l'école Saint Joseph, Canada. d'Afrique de l'Ouest, Henri Robert un orphelinat et une pension pour les

En Indochine, le programme de relevait de ce dernier cas. enfants sans père de races mêlées, protection des métis était lié à des **La vérité sur l'enlèvement d'Henri** dont beaucoup avait subi la même projets démographiques pour la Les documents fournis par les expérience d'être retiré à leur mère. colonie. Le carnage de la Première femmes ayant travaillé pour les Là-bas, les pupilles étaient élevés Guerre Mondiale avait ravivé la peur associations de protection des métis dans un environnement culturel et de la dépopulation et fait croître le révèlent que les moyens par lesquels linguistique exclusivement français. mouvement français Pro-nataliste lesdites associations obtenaient la Le projet étant qu'une fois atteint dans la colonie, ainsi qu'en garde de ces enfants n'étaient pas l'âge adulte, les pupilles intègrent la Métropole. En Indochine, les toujours aussi éthiques qu'elles l'ont population française de la colonie. autorités considéraient les enfants fait croire au public des colonies. En Peu de temps après l'arrivée d'Henri métis privés de père comme un atout 1942, Madame Aumont fut alertée de à l'école Saint Joseph, sa mère pour soutenir la population française l'existence des enfants Robert ; retrouva sa trace. Dans un geste qui blanche en déclin. Revendiquant la Henri était le plus jeune. Aumont laisse peu de doutes sur l'intérêt que propriété des enfants métis privés de retira de force le frère et la sœur portait cette femme à ses enfants, père sur les motifs qu'ils étaient les aînés d'Henri à sa famille pour les elle demanda rendez-vous au prêtre fils et filles d'hommes français, les placer dans des orphelinats du en charge et exigea le retour de son autorités les retirèrent à leurs mères Tonkin. On ne sait pas clairement si fils. Lorsque le prêtre refusa, elle et en envoyèrent même certains en Aumont autorisa le jeune Henri à s'empara d'Henri et tous deux prirent Métropole afin de repeupler les rester avec sa mère parce que cette la fuite. En apprenant ce qu'elle régions décimées par la guerre. dernière l'allaitait encore – une appelle « l'enlèvement » d'Henri, Initialement, les autorités coloniales dérogation courante – ou si elle Madame Aumont déploya la police ne s'intéressèrent qu'aux enfants n'était tout simplement pas au coloniale pour mener une fouille en pouvant passer pour Blancs ; mais courant de son existence à cette règle de la campagne tonkinoise. La lorsque la Seconde Guerre Mondiale époque. En 1943, Aumont décida mère et le fils parvinrent à échapper éclata, des employés des malgré tout de le retirer lui aussi à sa aux autorités quelques semaines associations de protection tels que famille. Elle requit l'aide de la police avant qu'un fonctionnaire local Madame Aumont s'emparèrent coloniale car la mère refusait vietnamien ne les dénonce à la également des enfants sans père d'abandonner ses droits sur son police. Avisée de la ténacité à toute issus d'hommes africains ayant servi enfant. Ce détail, donné par Madame épreuve de la mère d'Henri, dans l'armée coloniale. Ce fut le Aumont dans le rapport qu'elle fit sur l'association de protection déplaça début d'un changement progressif la résistance de la mère d'Henri, Henri dans un autre orphelinat et dans la conception coloniale de ce contredit clairement l'argument envoya son frère et sa sœur dans qu'était réellement le fait d'être qu'elle fournira plus tard, cité au des institutions séparées. Dans ces français. Avec l'augmentation des début de cet article, et mentionnant orphelinats, l'administration changea troupes coloniales venues d'Afrique que la mère d'Henri se désintéressait le nom d'Henri à de multiples et d'Inde représentant la France en totalement de ses enfants. Mais reprises – de Henri ROBERT à Indochine, certains des employés Madame Aumont avait la loi coloniale Robert HENRI en passant par des associations de protection de son côté. Elle manipula Robert-Charles HENRI, pour finir par commencèrent à considérer les habilement une loi métropolitaine Charles HENRI – pour éviter que sa troupes africaines et Indiennes, ainsi française de 1889 qui privait les mère ne retrouve sa trace. En effet, que leurs enfants métis, comme des parents absents ou abusifs de leurs durant tout ce temps, son frère Français. La définition de la droits parentaux, déclara la mère adolescent tenta de le retrouver, citoyeneté française devint d'Henri « incapable d'élever » son mais les nombreux faux noms l'en extensible et n'eut plus grand chose petit garçon de deux ans et ordonna empêchèrent.

## Le voyage en France (3)



Henri resta sous la protection des institutions sociales. Adolescent, il fréquenta l'école des Enfants de Troupes eurasiens, une école militaire à Dalat destinée à l'entraînement des jeunes hommes métis, afin d'en faire des officiers de l'armée coloniale. Après la défaite militaire de Dien Bien Phu et les accords de Genève qui proclamaient l'indépendance du Vietnam, du Cambodge et du Laos, la France fut forcée de retirer son administration et son armée coloniale. La FOEFI, dernière manifestation du programme de protection sociale, entreprit d'envoyer presque tous ses pupilles en France. Comme l'indiquent les documents d'archives, de nombreuses mères se levèrent contre le projet d'évacuation et tentèrent de retrouver leurs enfants avant leur départ. De leur côté, de nombreux pupilles refusèrent de partir. En 1955, alors que l'école des Enfants de Troupe eurasiens préparait ses cadets au voyage vers la métropole, le jeune Henri NICHOLAS refusa avec obstination

de quitter le Vietnam. Il initia une petite rébellion parmi d'autres cadets qui souhaitaient rester au Vietnam auprès de leur famille. Les enseignants rapportèrent qu'Henri avait proféré des commentaires anti-français et des mensonges au sujet des associations de protection. Les « mensonges » proférés par Henri ne sont pas consignés, mais il est possible que celui-ci ait fait allusion aux circonstances de sa séparation d'avec sa mère. Tandis que l'armée française et les associations de protection effaçaient les dernières traces de la présence française en Indochine, les autorités de l'école militaire rayèrent le nom d'Henri de la liste et le laissèrent au Sud-Vietnam.

Le Saïgon de l'après-décolonisation dans les années 1950 était une ville rude, en proie à la violence et à la corruption. Parmi les divers problèmes qui la ravageaient, on comptait les gangs d'Eurasiens sans pères, à présent devenus adultes et parias, qui erraient dans la ville et causaient des troubles. Dans une tentative de contenir le problème posé par cette population, le gouvernement Sud-Vietnamien autorisa la FOEFI à poursuivre ses battues dans la campagne à la recherche des enfants métis sans père. Comme durant la période coloniale, certains de ces enfants furent enlevés de force et embarqués pour la France, où ils furent élevés dans des orphelinats. C'est dans ce contexte qu'Henri Robert finit par être envoyé en France.

Les traces d'archives concernant

Henri Robert s'arrêtent en 1963, lorsqu'il atteignit l'âge de ne plus dépendre du système de protection sociale.

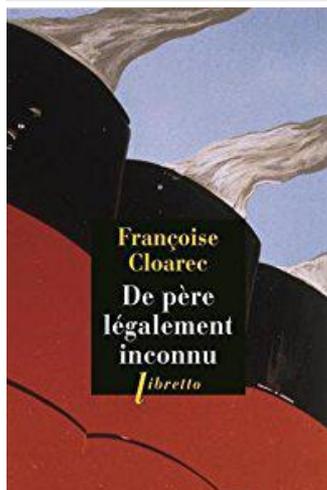
La FOEFI continua de fouiller la campagne du Sud-Vietnam à la recherche des enfants issus de pères français ou de soldats des colonies françaises, et ce jusqu'en 1975. En envoyant ces enfants en France, les actions de la Fédération, dans ce cas précis, aidèrent de nombreux jeunes hommes et femmes qui seraient, sinon, devenus des exclus. Mais cela n'a pas toujours été le cas. Lorsque l'on recompose la vie des pupilles à partir



de documents éparpillés parmi sept archives et bibliothèques au Vietnam, au Cambodge et en France, il devient clair que le récit décrivant la manière dont les enfants métis sans père ont été séparés de leur mère n'est pas aussi précis, ni aussi plein d'altruisme, que ce que l'Histoire a bien voulu en dire ; nombre d'entre eux ont été retiré de force à leurs mères Vietnamiennes, Cambodgiennes et Laotiennes.

*Christina Firpo est Professeure Associée d'Histoire de l'Asie du Sud à l'université CalPoly de San Luis Obispo, en Californie. De mai à août 2013, elle a été membre de l'IAS, période au cours de laquelle elle a terminé le manuscrit de son livre intitulé « Les Déracinés : les enfants métis en Indochine, 1890-1983 ». Elle travaille actuellement à l'écriture d'un second livre, provisoirement intitulé « Le Sexe en cachette : le marché noir de l'industrie du sexe dans le Vietnam colonial » (cfirpo@calpoly.edu)*

## Envie de lire ?



Nous en avons déjà parlé. Le livre sort en format de poche. tenir d'un bout à l'autre du livre, entre la singularité du destin et de la personnalité

C'est sur la trace de ce père qui ne l'a pas reconnue, dont sa mère ne lui a jamais révélé le nom, que se lance Camille, aidée dans ses recherches par un militaire en charges des archives de l'armée française... « Son secret, [...] il est à la fois son intimité et celui d'autres personnages vibrants. Nathalie Crom

», écrit Françoise Cloarec à propos de son héroïne. Et c'est précisément dans l'équilibre qu'elle parvient à installer, et à

Format : 12 x 18,2 cm, 160 p., 8.10 €  
Editions: Libretto  
ISBN 978-2-36914-295-9

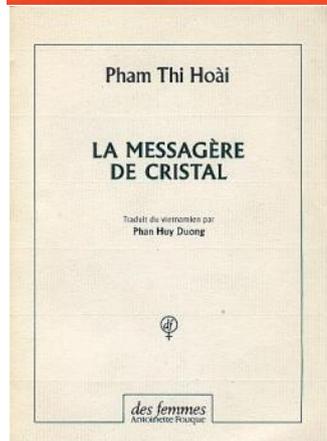


« Je ne sais pas qui est mon père. Je suis face à un reflet qui danse et tremble sur l'eau. Je tente de le capturer, je plonge la main, mais il se dérobe comme les bribes d'un rêve au matin. Il est pourtant là, si près. Insaisissable. Mon père, cet inconnu. » C'est l'histoire d'un père enfermé dans le silence. De sa fille qui part à la recherche de l'homme qu'il fut.

Format : 14 x 19 cm, 250 p., 19 €

Editions: L'Iconolaste

ISBN 979-10-95438-10-6



### La messagère de cristal

Ma fenêtre plonge dans une rue qui même directement au portail d'une brasserie..... Par cette fenêtre, deux fois par jour, des vagues de visages, de silhouettes déferlaient, se noyaient dans mes yeux ou s'évaporeraient au loin. Les années ont passé, je suis restée fidèle à ma classification des hommes. Il n'y a jamais

eu que deux espèces; ceux qui sont capable de tendresse et ceux qui ne sont pas...On peut analyser, classer, et diriger l'humanité entière à travers un trou rectangulaire magique, si l'on sait garder foi en son système de valeurs .

Phạm Thị Hoài

ISBN : 2721003976

Éditions des Femmes (1991)



### L'Embarcadère des femmes sans mari

de Duong Huong

" Il est des noms qui tambourinent joliment et qui nous glissent entre les doigts comme des grains de riz. Duong Huong. Des syllabes venues d'un ailleurs énigmatique, où la littérature fut longtemps condamnée à bredouiller, pour cause de

communisme. L'embarcadère des femmes sans mari s'attaque à un tabou majeur, la

guerre. [...] Trahisons, frustrations, tentations : ce roman brasse toute la lie de l'après-guerre ; c'est cela, le devoir de mémoire. Loin des discours officiels. "

Editions de l'Aube, 224 pages

ISBN: 2876787148

# Racines et Futur de la musique vietnamienne

NGUYEN LÊ

Né à Paris de parents vietnamiens, il débute à l'âge de 15 ans par la batterie, puis la guitare, puis la basse électrique. Il se consacre à la musique après une licence d' Arts Plastiques et une maîtrise de Philosophie sur l'Exotisme.



Musicien autodidacte à vocation ouverte, il joue de ses cordes de Kudsî Erguner, l'Inde de vietnamiens, traditionnels & autant pour le rock et le funk (Jim Kakoli, le Vietnam où il apprend contemporains. Le disque a reçu Cuomo, Madagascar 1984), la le "Dan Bau" ou monocorde un accueil enthousiaste de la chanson (Claude Nougaro, Ray traditionnel, avec son professeur critique internationale : Diapason Charles), le Jazz contemporain Truong Tang. d'Or, Choc du Monde de la (bassiste avec Marc Ducret, Yves En avril 96 le disque "Tales From Musique, Choc de l'Année 1996 Robert, guitariste avec Eric Vietnam" apporte une relecture Jazzman, 2 eme meilleur CD 96 Barret, Eric Le Lann), l'électro- de la musique vietnamienne avec pour JAZZTHING (Allemagne), acoustique (André Almuro, Tona un groupe de 8 musiciens Prix de l'un des meilleurs disques Scherchen) et surtout les traditionnels & jazz. A cette 96 sur radio TRS 2 (Suisse), musiques extra-européennes : occasion le spectacle "De la Lune "Presque un chef d'œuvre" l'Afrique et les Caraïbes d' & du Vent" est créé avec le JAZZTIMES (USA). Ultramarine, l'Algérie de Safy metteur en scène P. J. San



**Ngo Hồng Quang** est le symbole des "musiciens traditionnels d'aujourd'hui", ces virtuoses d'ailleurs qui portent & incarnent au plus profond d'eux mêmes la tradition de leur pays. Mais ils sont jeunes aussi, curieux d'apprendre et de partager, ouverts au monde entier. Ils ont appris le monde occidental sans renier leur passé. Ils peuvent interpréter des musiques contemporaines sur leurs instruments traditionnels, s'intégrer à des situations musicales nouvelles tout en restant eux-mêmes. La modernité ne remplace pas la tradition, elle s'y ajoute & la rend encore plus vivante.

## Hà Nôi duo



Voici le nouvel album de Nguyễn population est pleine de jeunesse traditionnel, blues, indien, Lê et Ngo Hong Quang, dont la et de curiosité, avide d'apprendre africain, écrit, improvisé ? sortie est prévue sur ACT le 27 le plus possible de l'Occident. Comme des fils de soie, les janvier 2017. Ce duo est né de la Certains cependant n'oublent pas cultures tissent une beauté rencontre de deux musiciens la profondeur du passé. Cet complexe et multiple, comme la vietnamiens au parcours très album est le témoin de ces vie, et comme ce Viêt-Nam aux différent mais à la finalité paradoxes & de la diversité de ce racines millénaires, au passé commune - exprimer & partager que la musique Vietnamienne mouvementé & au futur plein la beauté de l'âme du Viêt-Nam peut être aujourd'hui. Et comme d'espoir. avec le reste du monde, faire le pays, cet album se veut coloré, *Pour mieux les connaître entendre ensemble les racines et multiple, mouvant, créateur de écoutez-les sur; le futur de la musique questions, excitant l'oreille et **nguyen-le.com** vietnamienne. Le Viêt-Nam l'intellect, captivant l'âme. ou youtube.com évolue si vite & si brillamment, sa Est-ce vietnamien, jazz,*